

Des bridgeurs du Québec à la conquête du titre mondial



ANDRÉ TRUDELLE

Si l'on vous disait que le championnat mondial de bridge suscite plus d'intérêt autour de la planète que les éliminatoires de la Coupe Stanley, vous resteriez sans doute sceptique.

Pourtant, l'American Contract Bridge League (ACBL), qui sanctionne tous les tournois en Amérique du Nord, évalue à vingt millions le nombre des bridgeurs aux États-Unis seulement.

En se basant sur le même pourcentage, on peut dire que le Québec compte environ 400 000 bridgeurs de Chibougamau à Saint-Zotique et de Papineauville à Gaspé.

Si l'on ajoute que le bridge est encore plus populaire en Europe et en Asie, sans parler des amateurs en Océanie et en Afrique, on peut se faire une plus juste idée de l'engouement pour ce jeu dans le monde!

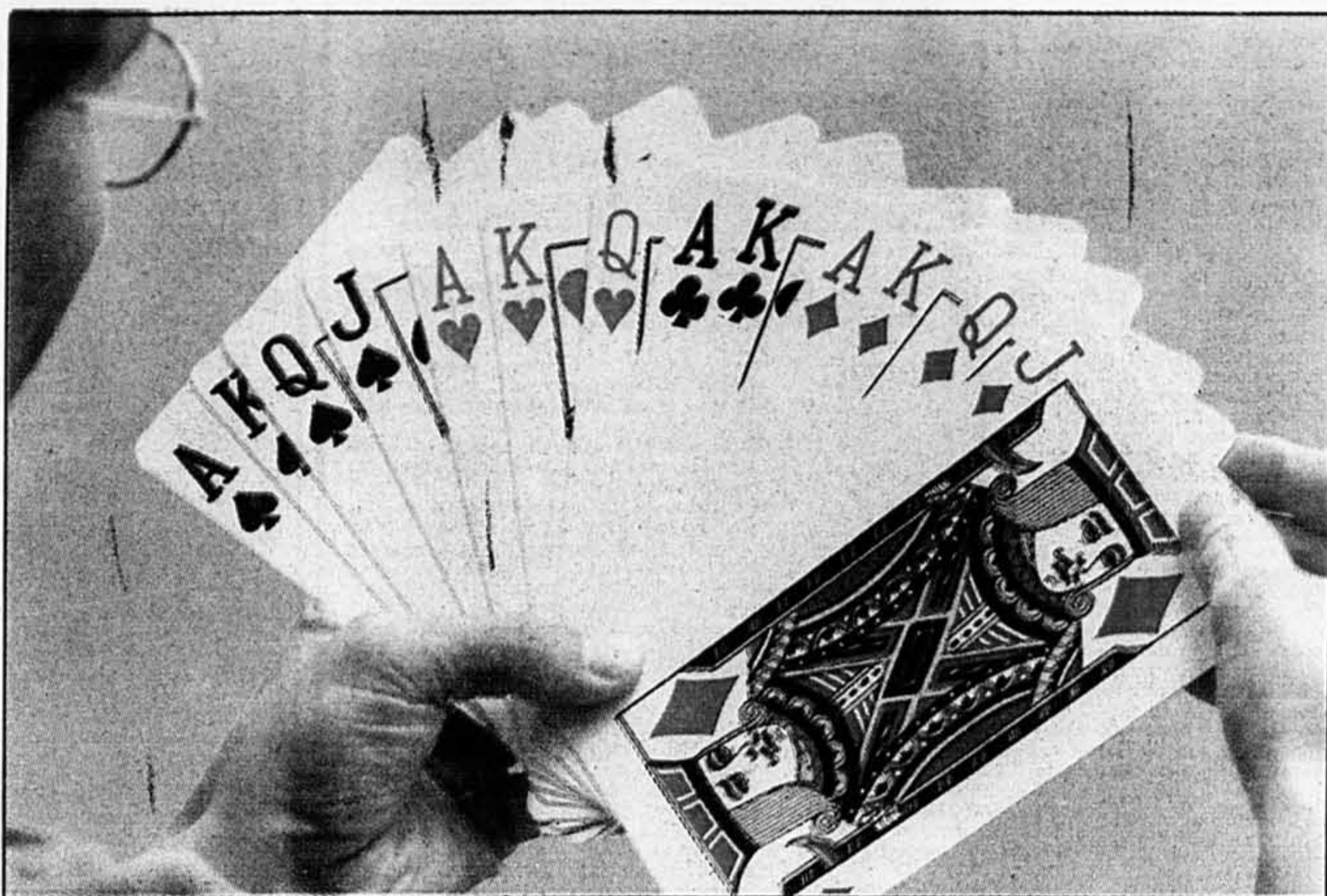
Et cette année ajoute un extraordinaire événement à la présence du Canada parmi les dix pays participant au championnat du monde qui débute aujourd'hui à Perth, sur la côte occidentale d'Australie.

Car s'il n'y a rien de surprenant à ce que des Canadiens prennent part au championnat du monde, le pays ayant déjà fait ses preuves dans ce domaine, il est remarquable que tous les membres de l'équipe canadienne de 1989 soient des Québécois. Des Québécois francophones.

De plus, l'équipe féminine du Canada a aussi atteint la finale mondiale et la Montréalaise Francine Cimon fait partie du groupe. Il nous semble opportun de présenter ces bridgeurs québécois qui partent à la conquête d'un titre que se disputent à présent les professionnels européens et américains.

Biritch ou pont?

Mais d'abord quelques mots de l'histoire du bridge. Les historiens n'ont jamais pu associer à un nom particulier l'invention de ce jeu de cartes. Certains assurent que le bridge est un dérivé du mot russe *biritch*. D'autres soutiennent que le whist britannique a été transformé en bridge. C'est-à-dire qu'il permet de jouer un pont entre les deux partenaires qui communiquent entre eux par le truchement des enchères, le langage du bridge.



Depuis 60 ans, le bridge n'a cessé de gagner en popularité à travers le monde.

Le championnat mondial qui débute aujourd'hui à Perth, et qui se terminera le 23 septembre, porte le nom de Bermuda Bowl pour la simple raison qu'il a été disputé pour la première fois aux Bermudes en 1950.

Depuis, ce championnat a subi de multiples modifications et enfin trouvé sa véritable voie en 1985. Il se déroule désormais tous les deux ans, les années impaires, alors que le championnat mondial par paires et les Olympiques meublent les années paires.

Cette année, chez les hommes, les huit pays pré-finalistes sont: le Canada, la France, l'Égypte, Taiwan, la Colombie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, et la deuxième équipe des États-Unis. La première équipe américaine et la Pologne, championne d'Europe, attendront leurs adversaires des demi-finales.

Chez les dames, les États-Unis et l'Allemagne de l'Ouest seront des demi-finales contre les deux meilleures équipes du tournoi à la ronde comprenant

le Canada, les Pays-Bas, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Taiwan, la Colombie, l'Inde et le Brésil.

Nos représentants

L'équipe du Québec qui défendra les couleurs canadiennes à Perth est formée de Jean Bernier, Raymond Fortin, des frères André et Jacques Laliberté, de Maurice Larochelle, tous de Québec, et de Kamel Fergani, de Montréal.

Deux autres Montréalais, Mark Stein et Eric Kokish, seront respectivement capitaine et instructeur de l'équipe masculine, tandis que le Torontois George Mittleman sera le capitaine de l'équipe féminine.

Un peu comme au golf, il existe au bridge des amateurs et des professionnels. Aux États-Unis, on compte deux ou trois cents bridgeurs professionnels qui gagnent leur vie à en jouer, à l'enseigner, ou à écrire sur le bridge. Au Canada, les professionnels sont beaucoup moins nombreux, et plus rares encore au Québec.

Les membres des deux équipes des États-Unis à Perth et les champions européens sont en majorité des pros, tant

chez les messieurs que chez les dames.

Il n'en est pas de même des Québécois, authentiques amateurs qui, pour participer aux championnats du monde, devront payer leur quote-part. La Fédération canadienne de bridge, le gouvernement provincial et les clubs de bridge des régions de Québec et de Montréal ont participé à une campagne de souscription qui aura finalement rapporté de quoi défrayer à peu près la moitié des frais de voyage de l'équipe en Australie.

Voici quelques notes sur les représentants du Québec à Perth. Jean Bernier, âgé de 45 ans, est inhalo-thérapeute à l'hôpital Laval, à Sainte-Foy. Père de deux enfants, il a connu sa seule autre expérience internationale en 1970 à Stockholm, où il a pris part aux championnats du monde par paire avec son partenaire André Laliberté.

Ce dernier, âgé de 53 ans, autrefois concessionnaire d'automobiles dans la Vieille Capitale, est maintenant courtier en assurances. Tout comme son frère Jacques, il a appris le bridge dans sa famille. Leur père, Henri-Paul, a été l'un des premiers maîtres-

fonctionnaires, à Québec, après avoir été au début des années 1980 directeur des services financiers de la Régie de l'assurance automobile. Il est marié et sans enfant. Son expérience internationale se limite à trois participations au Grand National par paires de l'ACBL.

«Nous avons été très sérieux dans notre préparation, assure Jacques Laliberté. Chacun d'entre nous a consacré de 20 à 30 heures par semaine à l'étude des conventions et à discuter stratégie avec nos partenaires».

Maurice Larochelle, 45 ans, est analyste en informatique au ministère québécois des Communications. Il est aussi chroniqueur de bridge au journal *Le Soleil*.

Raymond Fortin, de Montmagny, âgé de 43 ans, est médecin généraliste. Il a appris le bridge pendant ses études. Depuis quelques semaines, il souffre d'une hernie discale qui aurait pu l'empêcher de se rendre à Perth.

«J'y serais allé sur une civière, s'il avait fallu! commente-t-il. Ce sera son premier championnat mondial et il évalue à 20 p. cent les chances de l'équipe canadienne d'atteindre les demi-finales contre l'élite mondiale».

Quant au Montréalais Kamel Fergani, il n'a que 35 ans. Né à Alger, il est au Québec depuis l'adolescence et a appris le bridge dans ses heures de loisirs à l'université Laval, où il étudiait les sciences économiques.

Kamel ne craque jamais sous la tension et possède une confiance illimitée en ses talents de bridgeur. Propriétaire de son propre cercle à Outremont, il consacre depuis quelques années tout son temps à l'enseignement du bridge.

Chez les dames, Francine Cimon n'en est pas à ses premières armes au bridge international. Elle a fait ses débuts aux Olympiades de 1976 à Monaco et a participé régulièrement à des événements du genre depuis.

L'an dernier, aux Olympiades de Venise, son équipe a raté de très peu la médaille de bronze. Voici quelques semaines seulement, l'équipe comprenant aussi Kathie Thorpe, Gloria Silverman, Marie Paul, Dianna Gordon et Sharyn Reus, a atteint la finale canadienne des équipes de quatre.

Francine Cimon enseigne les sciences et l'histoire à l'Institut Reine-Marie, dans le quartier Saint-Michel, à Montréal.



Francine Cimon

à vie de la province. André possède des nerfs solides et utilise un système d'enchères bien structurées.

Son frère Jacques, partenaire de Maurice Larochelle, a 42 ans. Il est comptable agréé et adjoint au président du Groupe Mutuelle des

Le bridge a remplacé le traditionnel « 500 »



GAÉTAN THIBAUT

collaboration spéciale

Il y a 20 ans, dans les familles québécoises, il n'était pas rare de voir quatre et parfois huit personnes

attablées devant des cartes. On jouait surtout au 500, à la fouine, au cœur (certains disaient à la Dame de Pique), au neuf ou à la canasta.

C'était un excellent moyen de se retrouver entre parents ou amis et de passer le temps agréablement, surtout pendant les longues soirées d'hiver.

À cette époque, le bridge était réservé à l'élite et peu connu ailleurs. Mais l'avènement de la télévision n'a pas atténué la passion des Québécois pour les cartes, et le bridge a gagné en popularité. De nombreux Québécois dans la quarantaine ou dans la cinquantaine l'ont découvert, et le font découvrir à leurs amis.

Ce n'est qu'un jeu de cartes. Mais il suscite des discussions animées sur ce que l'un ou

l'autre des deux partenaires en présence a fait, ou aurait dû faire. C'est un jeu où les participants éprouvent tantôt de grandes joies, tantôt de vives déceptions. C'est un jeu passionnant, merveilleux, extraordinaire.

De nombreuses raisons ont été avancées sur l'attrait qu'exerce le bridge, jeu de communication par excellence.

Imaginez deux personnes

discutant d'un sujet qui leur tient vraiment à cœur. Plus prosaïquement, imaginez qu'un joueur de 500 ou de fouine connaisse parfaitement le jeu de son partenaire avant de faire son enchère, comme si ses yeux lui permettaient de voir à travers les cartes. Eh bien! le bridge présente cette possibilité dans la première phase du jeu, celle des enchères.

Un langage commun permet

aux partenaires de se renseigner mutuellement sur ce qu'ils ont en main, sans montrer leurs cartes ou les nommer. Grande est la satisfaction des partenaires quand les enchères sont précises et le bon contrat atteint. Le jeu de la carte constitue la seconde partie du jeu. C'est tout aussi passionnant. Celui qui joue le contrat porte le nom de déclarant et son partenaire s'appelle le mort.

Le bridge, incidemment, est le seul jeu de cartes où le déclarant joue les deux mains.

Le plaisir de manier les cartes n'est pas exclusif au déclarant. Les deux partenaires en défense cherchent à faire chuter le contrat demandé. Ils profitent d'abord de l'entame (la première carte jouée), des déductions qu'ils peuvent tirer des enchères adverses (au bridge, la signification des enchères doit être connue de

tous les joueurs), de la vue des cartes du mort et, enfin, des signes qu'ils peuvent échanger uniquement par le biais des cartes.

Il ne faut jamais perdre de vue la vocation première du jeu: faire passer des moments agréables avec d'autres. Des centaines et des centaines de livres ont été écrits sur le sujet. De nombreuses écoles de bridge se développent.

La croissance du nombre des adeptes de ce jeu de communication s'explique par la disponibilité, les gens prenant leur retraite ou leur semi-retraite plus tôt qu'auparavant.

Il ne fait aucun doute que le bridge répond de plus en plus à un besoin. On y trouve les éléments de la société moderne: décisions rapides, communication, compagnie. Il offre surtout une évasion totale du quotidien.

Si le jeu d'échecs a fait son entrée dans les écoles élémentaires, on ne devrait pas se surprendre de voir le bridge l'imiter dans un proche avenir: il présente les mêmes caractéristiques d'ordre intellectuel en ajoutant la communication et la sociabilité.

PHOTOS RENÉ PICARD, La Presse



L'équipe est formée de Kamel Fergani, Jacques Laliberté, Raymond Fortin, Jean Bernier, André Laliberté et Maurice Larochelle.

Je pense donc je lis